

MÉTAMORPHOSES

Au bonheur d'Huby

A 57 ans, Simone Huby nous ouvre, pour la première fois, sa cave aux merveilles.

PG

« **O**n m'a appris que dans la simplicité était la dignité ! » Simone Huby est si simple quand elle parle, si vraie dans le profond de son regard, de ses gestes, qu'on tient à s'avouer émerveillé par autant de pureté. Notre félicité s'arc-boute cependant à quelque chose de plus impérieux. A cette œuvre de papiers, de tissus, de clous et de bois déclassés qui, surgie des doigts de l'autodidacte de Faymonville, suscite l'adhésion spontanée. On le pressent d'emblée : le chant que voilà n'a d'autre raison qu'un amour immo-déré de tout ce qui meurt, lentement mais sûrement, la vie des hommes depuis la nuit des temps. La conviction d'avoir affaire à une œuvre sans artifices, entièrement conçue dans un halo de liberté sans arrière-pensée, trouve sa vérification heureuse dans la rencontre privilégiée que l'on peut, ensuite, avoir avec l'auteur de ces résurgences sauvées miraculeusement de l'oubli. Des résurgences gonflées de la seule sincérité du cœur à nu. « Je ne sais pas moi-même ce qui me détermine », confie Huby. Confiante en notre plaisir à détailler l'ensemble de ses pièces rassemblées par Fred Lanzenberg pour une exposition qu'il voulait à tout prix, elle poursuit : « Avant d'exposer, je pensais qu'il fallait beaucoup travailler, certains disent "créer", et j'ai hésité à dire oui... »

Or, justement, Simone Huby a beaucoup travaillé. Depuis près de vingt ans. En solitaire, et dans le profond de son atelier, qui n'est qu'une cave aux dimensions bien réduites. Avant, elle avait écrit. Des poèmes. Et, c'est dès lors déjà toute une vie qui résonne, il va presque sans dire, dans ces bannières, ces bibliothèques des âges, ces reliquaires, dont le mystère et, en même temps, la transparence, développent, chez le spectateur, le goût du silence et du retrait soudain en soi. Un peu comme si l'approche et le contact inopinés de ces vestiges existentiels réveillaient en nous un bonheur de vivre — et de prier ? — dont nous avions, trop longtemps, tari les sources les plus évidentes. Pas de volonté religieuse pourtant dans cet art de dire la vie avec des couleurs de catacombes. Pas non plus d'exaltation de la mort. « Je ramasse tout. Les sacs, les portes, les briques, les lots de vieux journaux et jusqu'aux racines d'herbe, fines et noires, des talus de chemin de fer. On jette, on néglige tout ce qui est beau ! Comment passer à côté, sans avoir envie de rendre à ces choses-là leur dignité ? Quand j'ai commencé à peindre, à faire ces espèces de sculptures, je ne savais rien de l'art, des artistes. Je ne savais pas non plus que l'art, c'est la liberté. Tout de suite, on m'a dit que je travaillais comme un tel ou un tel, que je ne connaissais pas. Et je n'ai rien voulu savoir, j'ai continué comme ça... ! »

Disons-le, pour éviter toute méprise : Huby ne nous apporte, en effet, extérieurement, rien de neuf. L'art de la récupération est le faire-valoir de nombre d'artistes contemporains. Et pourtant ! La découverte du travail de Simone Huby nous convainc, précisément, d'oublier les références possibles dans la mesure où, ici, l'émotion est autrement vivante, à fleur d'objet. Des objets très divers, dictés à l'artiste non par une idée préconçue, mais par le bout d'âme, qu'ils lui apportent soudain sur un plateau d'argent. Pièces à conviction des épreuves de la vie et du temps, les bannières et les reliquaires, les bibliothèques de Simone Huby témoignent d'un amour inestimable des odeurs et des empreintes. Contrairement à beaucoup d'artistes qui nous font aimer l'art, Simone Huby nous fait d'abord aimer la vie.

Roger Pierre Turine

Bruxelles, Galerie Lanzenberg, 9 avenue des Klauwaerts. Jusqu'au 4 novembre.

